

ÉTIENNE DAHLER

# L'APPEL DU DÉSERT

EdB

## INTRODUCTION

---

Le désert évoque couramment la mort, la désolation, l'absence et, par voie de conséquence, l'angoisse de la solitude.

L'homme ne peut y demeurer sans être contraint de se transplanter régulièrement pour survivre.

À l'opposé, l'amour suggère la plénitude de la Vie qui est débordement d'Être et s'affirme comme un élan absolument nécessaire au cœur de l'homme.

C'est pourquoi, d'une manière naturelle, l'homme fuit le désert, alors qu'il recherche l'amour.

### **Désert et désert**

Très paradoxalement, nos villes surpeuplées sont devenues pour beaucoup de véritables déserts qui engendrent dépression et angoisse.

La solitude au milieu de la foule et du brouhaha est monnaie courante. Les citadins vivent les uns à côté des autres, dans une ignorance mutuelle parfois dramatique. Aussi, ceux qui ont une soif aiguë d'amour ont tendance aujourd'hui à partir à sa recherche dans des lieux retirés, qui leur offrent calme, silence et solitude.

D'une certaine manière, ils partent « au désert ».

Si le désert est un espace géographique, il est aussi un lieu « intérieur » : désert du cœur, désert de la vie. Il nous faudra

donc considérer ces deux aspects en même temps et ne pas exclure l'un au profit de l'autre.

La Bible nous enseigne, en effet, que toute réalité extérieure à l'homme possède un reflet dans son cœur et, vice versa, que tout ce qui habite le cœur de l'homme produit un écho dans la réalité objective. Bien plus, la pensée biblique affirme qu'il existe un lien très étroit entre les réalités terrestres et les réalités spirituelles ou « célestes ». Ainsi, dans le récit de la création, au second jour, Dieu dit :

*« Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux. » Dieu fit le firmament, il sépara les eaux qui sont au-dessous du firmament et les eaux qui sont au-dessus » (Gn 1, 6-7).*

Ainsi, les eaux du dessous, qui représentent le monde des hommes, la future Terre, et les eaux du dessus, qui symbolisent les sphères supérieures, lieux des êtres célestes, sont-elles de même nature. La Terre, et ce qui s'y déroule, apparaît comme un reflet de ce qui « se passe » dans les cieux, et de même chaque événement terrestre a une répercussion dans le ciel.

*« Il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se repent... »* dit Jésus (Lc 15, 7).

L'hébreu traduit à sa manière cette réalité, le mot *chamaim* : « les cieux », signifiant exactement « les eaux de là-bas ». La langue biblique prouve ainsi l'harmonie réelle qui demeure entre ciel et terre.

Pensons aussi à l'épisode des mages dans le Nouveau Testament : ils virent l'apparition d'une nouvelle étoile dans le ciel, signe pour eux de la naissance d'un nouveau monarque sur la terre.

Il y aurait ainsi un phénomène d'écho ou de miroir entre le ciel et la terre.

Le désert physique ne peut donc pas être détaché de sa portée spirituelle et, en le traversant, il nous sera donné de mieux saisir ce qui se trouve au plus profond de notre cœur.



### **Témoignage de l'auteur**

### **Le choix du désert**

Plusieurs séjours en Israël m'avaient donné l'idée d'organiser des retraites bibliques sur cette terre où tant d'évènements liés à la révélation s'étaient déroulés.

Avant de me lancer dans l'aventure, je pris contact avec l'un des plus grands spécialistes de l'époque : le père Jacques Fontaine, dominicain de la Maison Saint-Isaïe à Jérusalem. Il proposait alors des parcours intitulés : « La Bible sur le terrain ». Le parcours commençait par plusieurs jours au désert, principalement dans le Néguev, pour se rendre jusqu'à la pointe Sud qui borde la mer Rouge.

Ce fut pour moi une expérience extraordinaire et triplement intéressante : se retrouver sur les traces du peuple hébreu rentrant d'Égypte et se dirigeant vers la Terre Promise ; découvrir les autres participants à cette aventure à travers les petits riens de la vie quotidienne qui prennent un relief inattendu dans un tel cadre ; se retrouver avec soi-même, dans le silence et le dépouillement que le désert produit très rapidement.

Convaincu par les fruits de ce « bain de désert », je décidai de commencer ce qui serait mon futur parcours de pèlerinage par cet envoi au désert. Après tout, l'Esprit avait bien poussé Jésus au désert après son baptême !

Lorsque je pris contact avec une agence de voyage pour planifier et organiser le circuit, ma surprise fut grande de constater qu'aucun pèlerinage « classique » ne s'aventurait au coeur du Néguev. Les plus téméraires se rendaient jusqu'à Beersheba puis remontaient via Arad jusqu'à la mer Morte. Autrement dit, ils n'allaient qu'à la lisière du désert du Néguev.

Il fut donc difficile de trouver des lieux d'hébergement. À cette époque, à Mizpe Ramon, seule une auberge de jeunesse précaire proposait le gîte et le couvert ! On y dormait en dortoir, et l'on s'y douchait dans une vaste salle de bains d'où pendaient du plafond une vingtaine de pommeaux de douche !

Mais le choix s'avéra prophétique, car au fil des années, de nombreux pèlerinages se mirent à proposer des incursions de plus en plus profondes dans le Néguev.



## Jouons avec les mots

Les traducteurs de la Bible sont sans cesse confrontés à une grande difficulté, car chaque mot hébreu est si riche de significations que la seule traduction ne saurait en rendre compte.

Il en est ainsi du mot *Négev*, qui désigne habituellement le sud, le midi, et qui peut aussi signifier « terre aride » comme en Josué 15, 19. De plus, *Négev* est le nom propre du vaste

désert qui recouvre la majeure partie du territoire de la Terre Promise.

*Négev* est composé de trois lettres hébraïques : *Nun*, *Gimmel* et *Vav*.

Le *gimmel* qui correspond à notre « g », situé au milieu du mot, représente le chameau. Sous sa forme actuelle, on devine encore assez facilement le profil de l'animal : sa tête et ses pattes antérieures. Rien d'étonnant à ce qu'au cœur du *Négev*, du désert, il nous soit donné de rencontrer le chameau : animal accoutumé aux régions arides et qui, par conséquent, est essentiel à l'homme évoluant dans un tel milieu.

Mais nous pouvons aller plus loin. Deux attitudes caractéristiques du chameau en font, dans le contexte biblique, le symbole de la prière : son balancement pendant la marche et sa façon si particulière de se mettre à genoux lorsqu'il est au repos.

Cette dernière attitude nous est familière : nous prions volontiers à genoux. Le doux balancement, quant à lui, est habituel dans la prière sémitique.

Au cœur du désert se trouve donc la prière, comme moyen de survie dans les lieux arides et comme espérance de pouvoir en sortir un jour.

Prenons maintenant un second mot, très proche du premier puisqu'une seule lettre les distingue, *Neged*.

Une nouvelle fois, nous retrouvons le *gimmel* placé au milieu du mot. Or, *Neged* signifie « face à face, vis-à-vis ». Nous savons bien que la prière nous place dans un face-à-face avec Dieu, ou tout au moins qu'elle exprime le désir de ce face-à-face, mais grâce au *gimmel*, nous apprenons que cette rencontre avec le Seigneur peut surgir d'une manière toute particulière au cœur même du désert, de notre désert intérieur.

Ceux que nous appelons les « Pères du désert » l'avaient bien compris. Leur départ pour les lieux arides n'était pas une fuite à la manière de Jonas, ni un rejet du monde inspiré par une crainte de la damnation. En s'enfonçant dans le désert, ils allaient à la rencontre de Dieu et, en même temps, du démon : pour s'unir à l'Un et combattre l'autre, tant il est vrai qu'en s'approchant de la lumière, on fait aussi l'expérience de l'ombre.

Le désert a toujours attiré les âmes éprises d'absolu et d'exigence, de saint Antoine le Grand à saint Charles de Jésus. Leurs expériences nous laissent souvent perplexes, provoquant en nous à la fois l'admiration et la crainte. Car le désert attire à la manière du vide : il appelle et repousse au même instant.

Ces hommes d'exception, en bravant la peur et les tentations de toute sorte, ont rencontré Dieu dans les solitudes. Leur témoignage est irréfutable.

Nous serait-il possible de les suivre en nous enfonçant dans le désert de nos cœurs ?

Cette aridité de nos vies, que nous déplorons si souvent et qui engendre en nous tristesse et désespérance, pourrait-elle devenir source jaillissante et intarissable ?

Le troisième mot hébreu que nous allons évoquer propose déjà des éléments de réponse.

*Midbar* est le terme le plus couramment utilisé dans la Bible pour « désert ». Or, il peut également signifier « pâturages, verdure ».

Le même terme peut-il décrire deux réalités aussi opposées ?

Notre logique cartésienne commence à perdre pied. Pourtant, il n'y a rien de plus simple : un même lieu peut être désertique ou verdoyant. Chaque printemps, le désert de Judée ne se change-t-il pas en vertes collines parsemées

d'anémones sauvages ? La pluie qui vient du ciel, autrement dit la grâce, opère cette transformation merveilleuse.

Comme l'annonce Isaïe (32, 15), le désert sera changé en champ cultivé, plein de fruits et d'arbres. Et ce n'est pas une espérance, c'est une certitude.

Mais quelle est donc cette pluie providentielle qui fait jaillir la vie au cœur même de nos déserts ?

Le mot *midbar* nous aide à nouveau à trouver la réponse.

Sa racine *davar* est très utilisée dans la Bible, elle signifie « parler ». Lorsque Dieu parle, l'existence jaillit, car pour lui, dire et créer sont identiques. Ainsi le désert est-il le lieu privilégié où l'homme s'adresse à Dieu par la prière, et où Dieu parle et se révèle. Le désert, lieu de la Parole, est donc également lieu de vie, où le Seigneur modèle les êtres à sa ressemblance.

Ce seul jeu avec les mots nous a permis de mettre à jour des notions importantes qu'il convient d'approfondir et d'enrichir.

Du fond de nos déserts, c'est dans la Parole que nous allons puiser toute force et toute nourriture. Notre survie en dépend.



## LES ORIGINES DU DÉSERT

---

### Une étape provisoire

Aride, apparemment sans vie et hostile à l'homme, le désert serait-il une anomalie de la nature, une erreur du Créateur, ou encore le fruit d'un caprice esthétique qui l'amena à poser un espace empreint d'une beauté sauvage ?

La science nous enseigne que ces régions aujourd'hui désertiques furent jadis couvertes de gigantesques forêts.

La Bible, elle aussi, constate qu'il y a eu transformation d'un lieu auparavant luxuriant en un lieu quasiment dépourvu de végétation. Pourtant, le texte de la Genèse apporte une nuance :

*« Dieu dit : "Les eaux qui sont au-dessous du ciel, qu'elles se rassemblent en un seul lieu et que paraisse la terre ferme." Et cela fut ainsi. Dieu appela la terre ferme : "terre", et il appela l'amas des eaux : "mer". Dieu vit que cela était bon » (Gn 1, 9-10).*

C'est sans aucun doute la première mention du désert, sans que le mot lui-même y figure : de ce partage, de cette mise en ordre des éléments, naît le désert, appelé « le sec ».

Mais ce n'est qu'une étape. On ne saurait séparer ces deux versets de ceux qui suivent et continuent à décrire l'œuvre accomplie par Dieu en un seul et même jour, en une seule et même phase.

*« Puis Dieu dit : “Que la terre produise l'herbe, la plante qui porte semence, et que, sur la terre, l'arbre à fruit donne, selon son espèce, le fruit qui porte sa semence” » (Gn 1, 11).*

Le désert apparu précédemment n'était donc qu'une étape. Très vite, il est fertilisé, il verdit et produit des fruits de toute espèce. Il apparaît donc comme une sorte de matériau brut rendu fécond par la Parole de Dieu.

Ces versets présentent le désert comme un lieu où la bénédiction de Dieu ne repose pas, ou tout au moins où elle n'est pas encore agissante.

### **À l'Est, un jardin**

Le second récit de la Création nous fait franchir une marche supplémentaire. Dans un premier temps, nous y retrouvons le désert comme phase intermédiaire :

*« Lorsque le Seigneur Dieu fit la terre et le ciel, aucun buisson n'était encore sur la terre, aucune herbe, parce que le Seigneur Dieu n'avait pas encore fait pleuvoir sur la terre » (Gn 2, 5).*

Puis, après avoir créé l'homme :

*« Le Seigneur Dieu planta un jardin en Éden, à l'orient, et y plaça l'homme qu'il avait modelé. Le Seigneur fit pousser du sol toutes sortes d'arbres à l'aspect désirable et aux fruits savoureux ; il y avait aussi l'arbre de la vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal [...]. Le Seigneur Dieu prit l'homme et le conduisit dans le jardin d'Éden pour qu'il le travaille et le garde » (Gn 2, 8-9, 15).*

Ici, la transformation s'opère : le désert devient jardin, et cette végétation luxuriante est perçue comme un cadeau que Dieu fait à l'homme.

Pour l'homme, le Seigneur plante un jardin. Et la Bible prend le soin de nous indiquer géographiquement le lieu d'implantation de l'Éden, en nous précisant « à l'orient ». Mais cet « orient », par rapport à quel emplacement d'origine doit-on le situer ?

La tradition juive, à travers ses plus grands maîtres : Rachi, Maïmonide, Rabbi Eliezer, vénère le mont Moriah comme le lieu de la naissance de l'humanité. Ce mont sera par la suite le théâtre du « sacrifice d'Isaac », de la vision de l'Échelle donnée au patriarche Jacob, et le lieu de l'érection du Temple sous le règne du roi Salomon.

Nul doute que les rédacteurs du second récit de la création aient connu cette tradition qui faisait de Jérusalem le lieu choisi par Dieu dès les origines.

À leurs yeux, ce passé exceptionnel ne pouvait que rehausser le prestige de la ville sainte.

Lieu de naissance de l'humanité, mais aussi lieu de la mort du premier homme : on retrouve la trace de cette tradition dans les Évangiles, qui nomment le rocher du calvaire « *Golgotha, lieu-dit du Crâne* ». Pourquoi une telle dénomination ?

D'une part, ce rocher pouvait faire penser à la forme d'un crâne. D'autre part, la tradition juive y plaçait le lieu de la mort d'Adam. Le Golgotha aurait abrité le crâne du premier homme.

Dans ce contexte, où pourrait se situer ce jardin « à l'orient », image terrestre de ce havre de grâce créé pour le bonheur de l'homme ?

La carte de la Terre Sainte le précise rapidement. Ce jardin ne peut être que l'oasis de Jéricho : vaste étendue verdoyante

située à l'est de Jérusalem, au beau milieu d'un paysage totalement désertique.

L'exégèse contemporaine qui situe la rédaction de ce texte au temps de la monarchie salomonienne conforte notre thèse.

Nous savons, en effet, qu'à l'époque de Salomon, Jéricho était déjà un centre de villégiature très apprécié pour la douceur de son climat en hiver et sa splendide végétation. L'oasis était en quelque sorte le jardin de Jérusalem et son renom n'avait fait que grandir sous le règne du fils de David, passionné d'horticulture.

La rose était l'une des plus fameuses productions de Jéricho qui en devint même la capitale.

Dès lors, il est tout à fait compréhensible que ce site soit devenu, pour la plupart des commentateurs hébraïques, le symbole de l'Éden et de sa surabondance de vie. Cette donnée de l'enseignement rabbinique va permettre d'éclairer de nombreux épisodes de la Bible, et notamment celui de l'entrée en Terre Promise.

Le peuple d'Israël, après avoir été libéré de l'esclavage égyptien au travers des flots de la mer Rouge et avoir pérégriné longuement dans le massif du Sinaï, arrive enfin à proximité de la Terre bénie, promise à l'héritage d'Abraham. Mais, empêché d'y pénétrer par le sud, il doit entreprendre un grand détour par l'est, qui le mène à travers les monts de Jordanie, pour finalement arriver en face de l'oasis de Jéricho.

Ce que le Seigneur avait commencé avec Moïse sur les bords de la mer Rouge, il le poursuivait avec Josué sur les rives du Jourdain. La nouvelle traversée miraculeuse allait permettre au peuple d'entrer en possession du « *pays où coulent le lait et le miel* ».

Remarquons également que l'arrivée du peuple hébreu sur les bords du Jourdain correspond avec la fête de la Pâque !